

*Journée d'étude de
la Fabrique du Vivre ensemble*

**La fraternité,
un travail incessant !**

*Samedi 16 octobre 2021
au Centre spirituel du Hautmont*



Centre Spirituel du Hautmont

La fraternité, un travail incessant !

*La Fabrique du Vivre ensemble - Centre spirituel du Hautmont
16 octobre 2021*

La présente note s'inscrit dans un cycle sur la fraternité commencé en 2020 après le premier confinement (mars à juin) et prolongé en 2022 sur le sujet de l'engagement.

1 - Table ronde

Rappel des actions ou projets présentés par chacune et chacun des participants lors des ateliers 2020-2021, dans le cadre de l'année « La fraternité au secours de la société »

Les témoins relatent leurs actions pendant le confinement :



De gauche à droite : Maurice Joyeux, Ariane Derville, Laurence Bagein, Sylvain Prandi, Jacques Duhamel, Bernard Vandebunder, Hakila Itoumaïne (crédit photo : Olivier-Nkongolo Kanyinda)

Bernard Vandebunder, ancien délégué régional d'ATD Quart Monde, témoigne de ce que fut l'action de son association, dans la continuité de l'action de Joseph Wresinski, prêtre qui avait été formé à la rude école de la misère pendant son enfance. La conviction de Joseph Wresinski, c'est que ces personnes qui subissent la pauvreté ont une pensée, une expérience et un savoir de vie indispensables à la société. Concrètement, pendant la pandémie, l'association s'est mobilisée sur le lien, en échangeant des « petits mots qui font du bien, qui font du lien », en distribuant des livres

aux enfants rencontrés à l'occasion des bibliothèques de rue. *« Nous avons témoigné des différentes façons dont des personnes qui ont l'expérience de la pauvreté ont soutenu ou aidé leurs voisins, leurs amis. Ces personnes ont aussi été très sensibles à l'attention que certains enseignants et enseignantes ont manifesté pour leurs enfants qui ne disposaient pas de connexion internet pour suivre les cours. Ces actions ont permis à ces personnes de maintenir leur dignité. »*

Laurence Bagein est directrice artistique des « Clowns de l'espoir », association qui intervient auprès des enfants hospitalisés. Des artistes se rendent auprès des enfants et leurs familles, dans leurs chambres, contribuant à améliorer la qualité des séjours des enfants hospitalisés dans les centres hospitaliers de la région des Hauts de France. Ceci s'accompagne d'un fort souci d'intégration des parents et des soignants lors de ces rencontres hebdomadaires. Quelques semaines après le début du premier confinement, la maman d'un enfant hospitalisé au Centre Oscar Lambret, originaire d'une autre région, a sollicité d'une cadre de ce service, la possibilité d'une intervention des Clowns. Avec la mobilisation de la cadre de santé, l'association a mis en place des échanges via une tablette, entre un clown et l'enfant. Progressivement, la qualité technique des échanges s'est accrue....

Ariane Derville a développé les « Petites cantines » à Croix, une des concrétisations du réseau de cantines de quartier. Dans ce restaurant installé à proximité du marché de Croix, des repas sont préparés, et les convives, qui viennent s'y restaurer ou participer en amont à la préparation du repas, contribuent à un prix libre à ce repas. Progressivement, le voisinage s'est approprié ce lieu. L'accueil, la rencontre et le partage qui constituent le fondement de l'action se sont réinventés durant le premier confinement. L'enjeu était de maintenir un lien avec celles et ceux qui venaient habituellement rompre leur isolement autour de cette table. Ceci a pris la forme d'appels téléphoniques personnalisés auprès des convives qui le souhaitaient, et de la proposition de venir chercher un repas, une fois par semaine. La recherche de nouveaux circuits d'approvisionnement, en circuit court, fut aussi initiée durant cette période, avec des convives qui pouvaient être mobilisés pour contribuer à la récolte des matières premières....

Hakila Itoumaïne, infirmière, dans les jours qui ont suivi le premier confinement, a monté à Neuville-en-Ferrain, un centre de dépistage. Mobilisant une vingtaine d'autres infirmières libérales, réalisant ces tests lors de leurs temps libres et apportant leur propre matériel de protection. Elle a établi avec la municipalité et les laboratoires d'analyses médicales des relations de confiance permettant au dispositif de fonctionner dans des conditions optimales. Cette initiative individuelle, ayant rencontré l'adhésion d'autres acteurs, a permis ainsi d'offrir un service public de santé renouvelé à une population qui ne pouvait ou ne souhaitait pas se déplacer.

Sylvain Prandi est président d'un comité de quartier, le Fil de l'Épeule, qui accompagne habituellement près de 1.000 personnes par an dans leur accès aux droits et par l'accompagnement social, reposant sur des partenariats forts avec d'autres associations du quartier. Dès l'annonce du confinement, des bénévoles se sont mobilisés pour collecter de la nourriture auprès des restaurateurs ayant dû fermer, puis

recueillir des compléments auprès de grandes surfaces. Un financement auprès de la Fondation de France a ensuite permis à l'association de s'approvisionner à la Banque alimentaire. La réalisation et la diffusion de 1.500 colis auprès de 430 familles a reposé également sur la mobilisation d'agents municipaux, la DRH de la Ville de Roubaix ayant lancé un appel à participer. La participation financière des bénéficiaires fut laissée à leur appréciation. La distribution fut aussi le prétexte pour s'assurer que les enfants allaient bien. L'évaluation du dispositif mis en place a reposé sur une contribution écrite, de deux lignes à deux pages, des bénévoles. L'action a pris fin le 9 mai 2020, après que les familles aient été informées des réouvertures des centres de distribution.

Jacques Duhamel est le secrétaire de l'association lao du Nord. Il est lui-même moine bouddhiste, et président de l'association Roubaix-Espérance, association inter-convictionnelle. Il a fait le choix, lors de l'annonce du confinement, de maintenir la pagode ouverte. Dans cette période où beaucoup de personnes ont vécu un mal-de-vivre, certaines d'entre elles ont été amenées à interroger le bouddhisme comme une réponse à leurs attentes. « *Le fait d'être moine me permet de vivre de l'intérieur ce qu'est le quotidien du bouddhisme* ». Jacques Duhamel fait ainsi se rejoindre un engagement au service de l'autre, né d'une révolte intérieure, aux débuts des années 1960, alors qu'il était ouvrier dans une usine, avec des travailleurs immigrés, et son engagement syndical, par la délivrance de cours d'alphabétisation qui se sont inscrits dans cette continuité.

Maurice Joyeux essaie d'être un jésuite à Grande Synthe ; « *un compagnon jésuite fait la grève de la faim à Calais, en ce moment. Il est en pensée avec nous ce matin* ». Maurice vient ici avec Olivier, réfugié que Maurice a connu et avec qui il a collaboré au camp de Moria sur l'île de Lesbos, en Grèce. Ils y ont vécu des choses très belles. Un ami afghan réfugié est venu avec Maurice dans ce camp, un des plus gros « hotspot » européen. Ils y sont allés tous les jours les mains vides à la rencontre... de 500 à 20.000 personnes.

Heureux et impressionné d'être présent ce matin.

Les témoins exposent les points forts de leurs actions :

Pour **Laurence Bagein**, des Clowns de l'espoir, l'enjeu durant le premier confinement, fut à la fois garder le contact avec les clowns qui interviennent habituellement auprès des enfants, et avec les équipes au COL (Centre Oscar Lambret). Une première tentative s'est réalisée avec un groupe WhatsApp, permettant de diffuser des histoires. L'enjeu était de créer de nouvelles modalités pour être proches des enfants et du personnel, tout en gardant ce qui fait la force des Clown : l'adaptation à la situation de chaque enfant. Plusieurs éléments déclencheurs ont amené à faire évoluer les interventions : le contexte, la sidération quand les portes de l'hôpital se sont fermées, l'attente d'une maman qui se retrouvait seule avec son enfant au COL, et les cadres de santé qui étaient conscients de la nécessité de maintenir l'interaction. Outre les questions techniques, réagir à cette situation nécessitait de maintenir l'éthique professionnelle des intervenants, de respecter l'intimité des patients et le travail des

professionnels de santé. Les clowns ont pu bénéficier d'un local équipé pour s'enregistrer, et la cadre de santé interlocutrice de l'association a tenu ses engagements dans la durée, les équipes soignantes passant d'une chambre à l'autre pour permettre aux enfants et aux parents d'utiliser la tablette et de recréer un moment d'intimité avec les clowns. *« La création fait partie de notre manière d'être [...] Pour demain, l'enjeu est que ce qui s'est créé perdure, indépendamment du Covid, que des liens soient maintenus ou créés sans qu'il n'y ait de demande particulière, en gardant vivace la flamme qui s'est allumée. Il est toujours possible d'aller plus loin, sans qu'il y ait de menace. La période actuelle reste vide, anxiogène. Les artistes vivent encore le manque d'expression et risquent d'oublier l'autre. Le recentrage sur soi lié au Covid peut être un frein pour ce travail ».*

Ariane Derville, des Petites cantines à Croix insiste sur le fait que le maintien du contact avec les convives fut aussi l'enjeu. *« Quand tout s'est arrêté, l'idée forte est qu'il ne fallait pas rester tout seul chez soi « comme en temps de guerre ». Les repas préparés en commun, puis partagés ne pouvaient plus se faire, mais ceux qui venaient avaient toujours besoin de rencontrer l'autre. « L'homme par nature a besoin de toucher, d'aimer ». Pour demain, l'enjeu est que les initiatives qui ont été développées puissent être portées à connaissance. Et que l'habitude soit prise de regarder ce qu'il y a de beau, ce qui est créé ».*

Hakila Itoumaïne, à l'initiative d'un centre de dépistage Covid *« n'a pas vécu le confinement »*. Un centre fonctionnant de 8h à 19h dans un bourg, avec dix infirmières libérales venant y réaliser des tests leurs jours de repos, des blouses et charlottes récupérées pour que le geste se fasse dans le respect des patients et des infirmières, des laboratoires qui prennent le relais et des familles mobilisés pour assurer les repas. *« C'était important que mon fils voit ce que je faisais et apportais aux autres »*. La vie de famille a été mise de côté, et de nouvelles solidarités se sont créées *« Nous faisons aussi des courses pour les patients »*. Le dispositif a fonctionné pendant un an.

Sylvain Prandi, le Fil de l'Epeule (accès aux droits, accompagnement social et travail sur l'inclusion numérique) revient sur les tous premiers jours du confinement. *« Restos du cœur fermés, Secours catholique fermé : on fait quoi ? »* constat partagé avec Jérôme Montois, diacre de la paroisse. Un membre de l'association a récupéré ce qui restait dans les restaurants fermés, une salle a été prêtée, ce qui a permis de maintenir le lien notamment avec les femmes en situation de monoparentalité, qui devaient à la fois gérer le travail scolaire des enfants, les nourrir... Le travail s'est poursuivi après que le dossier ait bénéficié d'un financement de la Fondation de France, ce qui a permis non plus seulement de récupérer des vivres, mais d'en acheter, de s'en procurer à la Banque alimentaire, chez des grossistes, et d'acheter non seulement des vivres, mais aussi des couches et des pots pour bébé. En six semaines, 72 bénévoles ont participé aux activités, dont 50% d'agents de la Ville de Roubaix, qui diffusait auprès des agents dont les activités s'étaient arrêtées (comme la médiathèque) des offres de bénévolat. 1.500 colis ont été distribués à 430 familles, dont 1/4 ne les payaient pas. *« Difficile de dire ce qui a alimenté la turbine. Après coup, il est possible de verbaliser : la culture de l'altérité, d'être cohérent avec soi-même, d'accorder son 'penser', son 'dire'*

et son 'faire', la peur de la vacuité, la peur du vide, la peur de la mort. Tout cela se dit a posteriori. Sur le coup, c'est la sidération ». Et de citer Giono : « Quand les mystères sont très malins, ils se cachent dans la lumière ». Quant à l'utopie de fraternité, « l'utopie, c'est ce qui reste à inventer », complète Prandi en s'appuyant sur les écrits d'Edgar Morin.

Pour **Jacques Duhamel**, « La première préoccupation fut celle de permettre aux moines résidant dans le monastère roubaisien, et qui vivent de dons de nourriture, de continuer à y vivre durant cette période, et comment assurer leur sécurité ». Jacques porte une question de fond : « Comment ne pas faire n'importe quoi dans la rencontre avec l'autre ? ». Et cette question, quand Jacques est interrogé sur ce qui a guidé sa décision de permettre à des riverains de la pagode de venir interroger l'équipe permanente, se prolonge avec la réponse suivante : « L'humanité s'est construite dans la transgression, comme les enfants se construisent dans la transgression ».

Le combat pour la dépénalisation de l'avortement, ou le fait que, dans le dossier de Cédric Herrou, le Conseil constitutionnel a consacré la valeur constitutionnelle du « principe de fraternité », dans une décision du vendredi 6 juillet 2018, et considérait qu'il en découlait « la liberté d'aider autrui, dans un but humanitaire, sans considération de la régularité de son séjour sur le territoire national ». La fraternité, selon Jacques, c'est le risque de la rencontre, et dans cette période de confinement, le partage d'expériences de solidarité, au sein de notre propre « famille » nous a fait changer de regard sur celui que l'on côtoie, et que l'on n'a pas l'habitude de voir sous cet angle. Et l'utopie peut alors se formaliser ainsi, « ne plus avoir peur de soi, ne plus avoir peur de l'autre ».

Bernard Vandebunder est revenu sur la question de fond de « misère et violence », en s'appuyant sur deux citations, l'une de Joseph Wresinski : « La misère est violence. Elle peut détruire ceux qui la subissent ; elle détruit aussi celui qui l'approche seul de trop près ». Et l'autre de Geneviève Anthonioz De Gaulle, internée au camp de concentration de Ravensbrück : « Traversant avec les pauvres les moments les plus difficiles, puisant comme eux à la même source, je leur dois d'avoir compris que le secret de l'espérance c'est le secret de la fraternité. Cette fraternité, la réponse au mal absolu selon Malraux, qu'il appartient à chacun de nous de tisser inlassablement ». L'enjeu majeur est aujourd'hui d'agir ensemble et d'inscrire l'action dans la durée. En témoigne la mobilisation des personnes privées d'emploi, des acteurs économiques, sociaux et culturels dans les territoires qui veulent s'engager sur l'opération Territoire Zéro Chômeur de Longue Durée (TZCLD). L'association TZCLD – dont ATD Quart Monde est partie prenante – a installé en 2021 une mission et des instances visant à susciter la réalisation de travaux de recherche et d'évaluation sur l'expérimentation, et à coordonner ces travaux. ATD Quart Monde souhaite contribuer à cette démarche en mobilisant des chercheurs, particulièrement sur les aspects méthodologiques de l'expérimentation.

Maurice Joyeux insiste sur la place des pauvres, du manque, des formes diverses de "pouvoirs" que, dans la confiance, Jésus lui-même donna à ses amis en les envoyant en plein monde... monde marqué de soifs et de faims si peu assouvis en divers milieux :

eau, pain, mais aussi reconnaissance, justice, paix, liberté, confiance... Mais le cri des plus pauvres est une bénédiction.

C'est quelque chose qui l'habite beaucoup et lui donne un goût pour la vie, qui est mieux belle et rebelle que moche ! Il y a des riches qui ne sont pas possédés par leurs richesses. Partager le pouvoir avec le plus de monde possible. Dieu... c'est le manque, l'appel du vide qui fait la création...

Sources : notes de Bernard Vandebunder et Muriel Chochois.



*A gauche : Maurice Joyeux – Au centre : Ariane Derville et Laurence Bagein – à droite : Hakila Itoumaïne
(crédit photo : Olivier-Nkongolo Kanyinda)*

2 - Intervention de Sophie Djigo après l'écoute de la Table ronde du matin.

Une première synthèse de la table-ronde a été établie par Sophie Djigo. Agrégée et docteur en philosophie, spécialiste d'éthique et de philosophie morale. Sophie Djigo mène par ailleurs une activité de recherche en tant que philosophe de terrain, nourrissant ces travaux d'apports de la sociologie, de l'ethnologie ou de l'anthropologie. Ceci l'amène à poser et partager un regard renouvelé sur les enjeux actuels de nos sociétés Elle a notamment publié deux enquêtes autour des migrants : « Les migrants de Calais », enquête sur la vie en transit en 2016, et « Aux frontières de la démocratie », de Calais à Londres sur les traces des migrants, en 2019.

1. Sortir de l'urgence

La pandémie, c'est un état exceptionnel qui a entraîné des réactions exceptionnelles.

Or, nous sommes devenus trop familiers de l'exception et il nous faut sortir de cet état d'exception, de cet état d'urgence permanent, de nous en tenir à distance, car cela nous limite. Dans l'urgence, nous soignons les symptômes et non les causes. L'agir dans l'urgence permet d'identifier un « avant » et un « après » de l'engagement, d'oxygéner des pratiques, mais comment faire vivre l'engagement dans le long terme ?

2. Apprendre à se rendre disponible

Nous avons été contraints, pendant le confinement, à la disponibilité. Des personnes qui n'avaient jamais le temps de s'engager, prises par leurs activités professionnelles et de loisirs, se sont retrouvées désœuvrées avec du temps « libre », libérées du travail etc. D'où l'enjeu, à la reprise de ces activités après le confinement : comment maintenir un engagement, comment ménager une disponibilité suffisante ? Le terme latin *otium* désigne ce temps des activités intellectuelles, scientifiques, mais aussi juridiques et politiques (les sénateurs, par ex.). Aujourd'hui, la notion de temps libre est trop réduite au temps du divertissement. Comment l'engagement peut-il perdre son caractère contraignant et revenir sur le temps de « loisir » ? Le temps libre est le temps de l'acquisition de connaissance, de l'engagement politique. Il faut repenser l'engagement, son engagement. Il est aussi un enchaînement, mais choisi.

3. Diffuser la connaissance sur les « savoirs ordinaires »

Comment sortir de la référence «exil » où « vulnérabilité » = « pauvreté » ? L'exil peut être celui de personnes aisées, comme la vulnérabilité peut être celle de la personne sans relation, en situation de précarité intellectuelle.

L'élan (de fraternité) né durant le confinement s'est fondé sur des connaissances, des dispositifs ou des savoirs que ceux qui ont porté ces initiatives possédaient déjà. Et les bénévoles se sont engagés dans des collectifs qui avaient ces connaissances, qui connaissaient et reconnaissaient les « savoirs ordinaires ». L'engagement ne se réalise pas du jour au lendemain, sans compétences, et il se réalise avec des personnes, pas

pour des personnes. D'où la nécessité de mettre en avant ces connaissances de terrain, de les intégrer, de les partager, de les transmettre.

4. Tenir compte de la grande diversité des ancrages

Les actions présentées dans les différents témoignages relèvent de contextes différents. La situation du quartier de l'Epeule n'est pas celle du camp de Moria. Là, le terme de fraternité paraît vidé de son sens, dans un système concentrationnaire où les candidats à l'Europe sont mis en concurrence. Pourtant se créent des fraternités qui s'ajustent au contexte. Une typologie de fraternités est à établir selon le contexte, tout en étant vigilant sur l'illusion de fraternité, vu l'asymétrie des situations qui peut être ultraviolente à vivre, au mépris de la fraternité. Je ne suis pas « brother » ou « sister ». Je vais participer financièrement au voyage, et je vais rentrer chez moi, ayant vécu un moment plaisant de fraternité.

Et puis il y a les barrières de la langue, de la culture, du ressenti humain (antipathie, sympathie). Et la situation peut nous imposer « d'aimer » quelqu'un qu'on n'aime pas, comme dans une fratrie où l'on aide son frère, que l'on trouve antipathique.

5. Questionner les ressorts de l'engagement

S'engager, c'est entrevoir quelque chose de possible, entrevoir une utopie au sens noble du terme.

Quand on s'engage, on se met en situation de créer des possibles. Il ne faut pas être naïf, mais s'inscrire dans les possibilités réelles, concrètes. Cela implique de négocier avec l'utopie, avec l'idéal (cf. les travaux de Musil sur la réalisation de l'utopie), de se mettre à distance du seul militantisme du discours, différent de l'acte, lequel trahit l'idéal. L'engagement est une négociation avec un idéal, une utopie, un apprentissage de ce qui peut être fait avec ce que l'on a. Ce qui nous confronte à la culpabilité de ne pas pouvoir tout faire. Est-ce que cela signifie arrêter de s'engager, parce qu'on n'y arrive pas ? Ou continuer quand même, en ne prenant en charge qu'un nombre limité de personnes, en considérant qu'une goutte + une goutte + une goutte fera un océan ? Qu'est-ce qui fait que certains décident de ne pas rester sans rien faire ?

6. Interroger le devoir

Des personnes se sentent tenues par des obligations morales, qui les amènent à sortir de la mécanique libérale de la rémunération et de la sanction. Toute la philosophie des Lumières repose sur l'obligation morale. Mettre nos obligations morales sous le tapis équivaut à mettre notre humanité sous le tapis.

Le libéralisme s'accompagne d'un éloge de la vertu privée, chacun cultivant la vertu de son choix

Selon Emmanuel Kant, quand on accomplit un devoir, on le fait parce qu'il le faut et, après, on est heureux. A l'inverse, si notre objectif premier est d'être heureux, cela court-circuite nos devoirs. La « tranquillité de l'âme », selon les stoïciens, survient

quand le peu que l'on pouvait faire a été fait. Dès lors, se lever pour accueillir 30 Soudanais nous satisfait, même si 60 se sont exprimés en nous disant « Fuck you ».

Il nous faut nous référer aux grands systèmes moraux, religieux ou non, amenant des engagements moraux collectifs. Pourquoi certains d'entre nous ne peuvent pas ne pas s'engager ? Par devoir ?

7. S'interroger sur ce que signifie faire famille

L'engagement, à la fois, ne peut se faire seul et, à la fois, risque de faire exploser la famille. Les travaux de Donna Haraway sur la cohabitation avec d'autres espèces invitent à repenser la notion de famille, à s'interroger sur ce qu'est apprendre à faire famille

8. Savoir faire, faire savoir, accepter de savoir

L'un des moteurs de l'action et du relais de cette action, c'est la connaissance : savoir, faire savoir, connaître, faire connaître, faire « se rendre compte », pour que ceux qui ont la volonté de savoir sachent.

Mais a-t-on toujours la volonté de savoir ? Le livre de Jan Tomasz Gross Les voisins sur les Polonais vivant à proximité des camps de concentration nazis montre que ceux-ci ne « savaient » pas, car ils ne voulaient pas savoir, pour le salut de leurs âmes.

9. Construire de nouvelles relations aux institutions

Organiser un accueil citoyen engage notre modèle de société, car cela montre qu'il est possible de partager l'espace commun selon d'autres formes. D'un côté, il faut que les institutions fassent leur part, mais on ne peut pas non plus tout sous-traiter aux institutions, dans le fantasme d'un super-État qui dédouane le citoyen de toute action. Réclamer que tout fasse l'objet d'une politique publique, c'est réduire sa propre citoyenneté à très peu de choses. Par exemple, l'accueil des exilés ne peut pas être seulement une question de politique publique : elle peut ou doit aussi impliquer des citoyens qui montrent qu'ils sont accueillants, que la société est accueillante, qu'ils désirent vivre avec les immigrants.

Les relations aux institutions peuvent être positives, de soutien (subventions, aides logistiques).

Mais parfois, les institutions dévient du cadre républicain, comme lorsque l'institution policière dérape à Calais. Agir en justice, auprès d'une autre institution, est alors possible. La CEDH (Cour Européenne des Droits de l'Homme) a ainsi condamné la France à plusieurs reprises pour des violences policières

Mot de Maurice Joyeux : la culture du verre d'eau : « Ta goutte d'eau est pour moi un océan ! »

Synthèse établie par Muriel Chochois et Henri Danel, et complétée par Sophie Djigo



(Sophie Djigo - crédit photo : Olivier-Nkongolo Kanyinda)

3 - Les sens pluriels de la fraternité

Conférence conclusive de Sophie Djigo

- 1/ Au sens littéral, la fraternité est un lien entre enfants issus de mêmes parents, c'est donc un sens biologique. La fraternité est-elle possible s'il n'y a pas le même sang ? Récréer de la parenté avec des personnes avec lesquelles nous n'avons pas de lien biologique est possible par l'adoption ; mais nous voyons que nous en avons une conception plus large. De même, la fraternité a un sens en dehors du genre masculin, mais les femmes parlent-elles de « fraternité » entre elles ?
- 2/ Le sens par extension devient celui du lien affectif entre enfants issus de mêmes parents, c'est un lien qui n'est pas seulement biologique. Les affinités sont électives. Et qu'est-ce que le devoir d'amour fraternel ? Est-ce qu'il y a une relation affective entre enfants de mêmes parents parce qu'il le faut, de manière inconditionnelle ? Mais si je n'ai rien à partager avec mon frère biologique, y a-t-il devoir d'amour fraternel ? Un devoir n'a rien à voir avec les sentiments, il est un principe inconditionné, il n'y a pas d'arrangements possibles... Il n'est pas possible d'imposer une affinité. Alors, comment construire de la fraternité sans affinités ? C'est impossible ! D'où la recherche d'affinités dans des cercles plus larges que le cercle familial. Mais à l'échelle du corps social et de la République, c'est très compliqué. Malgré sa devise « liberté, égalité, fraternité ». Sans parler de fraterniser avec l'ennemi !
- 3/ Nous en venons au sens par amalgame. La fraternité devient le lien d'amitié entre deux personnes, comme si elles étaient frère et sœur. Au-delà du cercle des proches, considérons-nous tout le monde de la même manière ? Comment construisons-nous des relations fraternelles ? Où se situe la fraternité ailleurs que dans le contexte des proches ? Dans le projet républicain, elle se situe dans le « commun », un espace à la fois large et flou, mal défini. Définir la fraternité amène ainsi à « exclure ».
- 4/ Le sens par métonymie : la fraternité restreinte est celle du groupe, de la communauté, reposant sur la définition d'un critère d'appartenance. Un « îlot de fraternité est une fragmentation de la société. »
Edgar Morin, dans *La fraternité, pourquoi ?*, évoque la nécessité de rétablir des « oasis » de fraternité, dans une société considérée comme un désert aride. Passer du désert à l'oasis, c'est passer du solitaire au solidaire. Et il nous appartient d'« essaimer » les oasis.
Le risque est de voir « coexister » des oasis de fraternité. Si nous remplaçons l'autonomie de l'individu par l'autonomie des micro-états, que reste-t-il de l'idéal républicain ?

Quelles pistes de travail ?

1/ Repenser la parenté

Plusieurs écrits peuvent nous accompagner. Les travaux de Vinciane Despretz, dans *Autobiographie d'un couple*, sur le fait de réinventer de nouvelles formes de parenté, et fraterniser avec ce qui nous paraît loin de nous. Les écrits de Donna Haraway développent sur une autre forme d'utopie, sur les fraternités au-delà de l'espèce humaine, quand elle raconte l'alliance entre des éleveurs de pigeons, des pigeons et des universitaires pour mesurer la pollution de l'air. Voir aussi les travaux de Paul Ricoeur, sur comment faire de l'étranger son prochain. Plus nous nous éloignons de notre cercle, plus l'empathie est difficile, plus le rejet sera fort. Ainsi, désigner l'endroit où sont (ou étaient) parqués les migrants à Calais, la Jungle (alors qu'en persan, le mot Jangal signifie la forêt), c'est augmenter la distance entre les étrangers et les habitants, alors que seuls 800 mètres les séparent.

2/ Travailler sur les ressorts de l'engagement.

Robert Musil, dans *L'homme sans qualités*, aborde la nécessité de l'engagement toujours renouvelé, et de l'éthique de la foi, à l'encontre de la morale rabougrie. Ricoeur reprend ce thème en citant le Lévitique 19,34, « Il sera pour vous comme un de vos compatriotes, l'étranger qui séjourne avec vous, et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte... », exhortation à l'hospitalité et souvenir d'avoir été étranger.

Le mot fraternité peut faire peur : s'engager sans affinités et au-delà d'elles, quels risques ?

Voir en l'autre un frère et le traiter comme un autre soi-même : est-ce une exigence trop forte ? C'est en tout cas à la fois indispensable et en contradiction avec la nature même de la République, car cela impose de passer du citoyen abstrait à un citoyen concret, fraternel.

Cela impose de construire du commun dans la durée en s'accommodant des temporalités éphémères.

3/ Rappeler que la fraternité est une valeur républicaine, réaffirmée par le Conseil Constitutionnel

Le Conseil constitutionnel, dans sa décision du 6 juillet 2018, a considéré la fraternité comme un **principe à valeur constitutionnelle**, en se fondant sur les articles 2 et 72-3 et le préambule de la Constitution. De ce principe découle « la liberté d'aider autrui dans un but humanitaire, sans considération de la régularité de son séjour sur le territoire national ». D'après le Conseil, le principe de fraternité doit néanmoins être **concilié avec la sauvegarde de l'ordre public** : « l'objectif de lutte contre l'immigration irrégulière participe de la sauvegarde de l'ordre public, qui constitue un objectif de valeur constitutionnelle ». Par ailleurs, la Cour de Cassation, dans un arrêt du 26 février 2020, a jugé que la protection des actes solidaires ne se limitait pas aux

actions purement individuelles et pouvait s'appliquer aussi aux actes militants accomplis au sein d'associations.

Mais avons-nous besoin du cadre républicain pour faire vivre la fraternité ?

Conclusion

La fraternité exerce une fonction heuristique, nous avons besoin de cet idéal pour nous engager.

La fraternité n'a pas qu'un but humanitaire, terme flou qui dépolitise le concept de fraternité. Et il est nécessaire de repolitiser la fraternité dans le cadre républicain.

La fraternité peut être en tension avec l'ordre public, comme le montre certains arrêts relatifs à la mendicité. Comment la fraternité est-elle possible si la détresse est invisibilisée ? Comment l'empathie est-elle possible si la jungle de Calais devient non visible depuis les logements des habitants de la ZUP de Calais ?

Le collectif La Fabrique du Vivre Ensemble est né en 2015 suite à la vague d'attentats de Paris.

Ancré au Centre spirituel du Hautmont entre Lille, Roubaix et Tourcoing, ce collectif est aujourd'hui composé d'une dizaine de membres de religions ou cultures philosophiques diverses, chacun contribuant au vivre ensemble sur ce territoire.

Il vit un temps fort annuel d'échanges et de débats autour de thèmes tels que la Laïcité (2016), l'Identité (2017), la Transmission (2018), le Don (2019), ou la Fraternité (2020-2021). La rencontre du 19 novembre 2022 portera sur l'Engagement

*La Fabrique du Vivre ensemble
Centre spirituel du Hautmont
31 rue Mirabeau – 59420 Mouvaux
contact@hautmont.org
03 20 26 09 61*

www.hautmont.org



Le Centre Spirituel du Hautmont

**Vous en sortirez
grandi.**